

Par M. Blanchard Les causes primitives des maladies qui attaquent
l'inférieur de l'enfant, et qui ont pour effet le vice général
chirurgie à l'op. des humeurs, ne paroissent ^{avoir} être rangées sous trois
classes.

n° 50.

La première dépend des dents qui doivent sortir ou
qui sortent.

La seconde du vice du lait et des aliments.

La troisième la fin du changement de nourriture
quand ils sont sevrés.

Les enfants sont des exemples sensibles de la fragilité
humaine; ils ne sont pas plutôt nés qu'ils se trouvent
environnés d'une infinité de dangers auxquels on ne peut les
soustraire que par beaucoup de soins. pour comble d'infortune
la faiblesse de leur âge qui les met hors d'état de pouvoir
découvrir des remèdes propres à y remédier, les prive en
même temps des moyens nécessaires pour exprimer leur état,
et la violence de leurs maux; la nature ne leur laisse
d'autres ressources que les cris et les larmes, et quelq' autres
signes obscurs pour émouvoir la compassion de ceux
qui en sont chargés.



Leur constitution intérieure, et leur âge faible exige de nous
part des instructions pour découvrir des symptômes, et les
prévenir par des précautions, pour tâcher de les surmonter.

Les petits enfants et les enfants nouveaux nés sont très sujets
aux ulcères écroulés de la bouche, au vomissement, à la
toux, aux insomnies, aux convulsions, aux inflammations
du nombril, aux flux d'ovelles, et aux tranchées. Lorsque les
dents sont prêtes à percer, ils deviennent fébricitants, la
douleur qu'ils ressentent est occasionnée par deux causes
principales; l'une vient de la dent qui est garnie de
plusieurs pointes aiguës qui percent et déchirent les

ARC 6222

n° 23

fibres nerveuses des gencives, et leur procurent de violentes douleurs; ils sont attaqués en outre de démangeaisons des gencives, de fièvres, de convulsions et de diarrhées, sur tout lorsqu'elles saignent; l'autre genre des gencives, lorsqu'elles sont dures, fermes, résistantes aux efforts de la pousse des dents, les fibres nerveuses sont ébranlées et irritées par la tension et les distensions; les mêmes fibres s'ennervent et s'étranglent par leurs contractions les vaisseaux capillaires sanguins. il s'ensuit que la circulation du sang et des humeurs, de même que les excrétions deviennent extrêmement languir. Dans ce cas, les sucs non seulement deviennent plus abondants, mais ils s'épaississent et acquièrent une qualité âcre et saline. Cette plénitude d'humeurs occasionne des stagnations, et corrompt les fluides dont le cours est interrompu, de plus elle comprime et distend les nerfs qui sont dedans, et excite des spasmes dont la violence dérange les parties solides et fluides, et trouble toute l'économie des fonctions, d'où il arrive que le corps des enfants qui sont susceptibles des moindres impressions, tombent dans des maladies aussi subites que violentes.

2^e Le lait n'étant autre chose qu'un chyle à peine altéré, mérite à raison de sa qualité nourricière la préférence sur toutes les autres nourritures, et doit être regardé comme l'aliment universel des enfants. C'est par cette raison qu'il leur fournit la première nourriture pour que leurs corps croissent plutôt, et acquièrent plus promptement leur force et leur maturité; en effet une nourriture plus solide et plus compacte donnant du travail au ventricule, fournit moins à des corps tendres dont l'estomac et les intestins n'ont pas assez de force pour digérer et extraire les sucs des aliments solides.

L'Enfant nouveau né, délicat et pulpeux, a tous les os
encore flexibles; toutes ses parties s'affermiment peu à peu
à mesure qu'il avance en âge, c'est pourquoi l'homme a
toutes les parties d'autant plus faibles, qu'il est plus proche
de son origine. de-là vient que ses fibres quoiqu'elles
aient la fermeté requise pour cet âge, peuvent être
cependant regardées comme débiles relativement aux
fibres d'un homme formé: mais c'est ce qu'il falloit
pour que le Corps humain pût aisément s'étendre en
tout sens pour acquiescer une grosseur aussi considérable
que celle d'un homme fait, en comparaison de la
molécule si prodigieusement petite d'où il tire son
origine.

si un enfant a été nourri d'un lait séreux, sans liaison,
et sans consistance, comme il arrive aux nourrices qui
travaillent et fatiguent beaucoup, qui se nourrissent mal,
qui ont quelques maladies, ou qui enfin malgré leur
grossesse continuent d'allaiter un nouveau-né, si dis-je,
l'enfant a tête le lait séreux et sans consistance, son sang
sera chargé d'une lymphe insipide, dépourvue de ses
principes qui doivent produire la dureté des os, les
rendra mous.

La Motte nous rapporte par une infinité d'expériences que
le lait le plus léger étoit le meilleur, et que l'inspection du
lait de la nourrice lui suffisoit pour juger et connoître
l'état de l'enfant. les enfants, dit-il, nourris de lait clair,
et léger sont ordinairement gras, frais, et sains; au contraire
lorsque le lait est épais; l'enfant est maigre, chaud, et
malade. il observe aussi que les enfants qui tétent du
lait épais, mouillent rarement leurs couches; au lieu
que ceux qui en tétent de clair et de limpide, les
mouillent abondamment.



La conséquence est que le lait trop épais d'une nourrice
est très préjudiciable à la santé des Enfans : qu'une nourrice
sujette à boire beaucoup de vin et des liqueurs spiritueuses,
enflamme son lait, et fournit par là à son nourrisson un
foyer de chaleur qu'on ne peut éteindre. si cette même nourrice
extrêmement lubrique, souffre pendant le temps là trop
fréquemment les embarras de son mari, ses Regles lui sont
excitées, qui aigrissent et corrompent son lait; la matière du
lait étant portée ailleurs, son lait diminue insensiblement, pour
hors l'Enfant se trouvant épuisé par cette mauvaise nourriture,
meurt pour l'ordinaire en langueur. Enfin si la nourrice est
hystérique, quoiqu'elle soit chaste et sobre son lait devenant
trop épais, perd plutôt ou plus tard ses bonnes qualités. on
peut fuir de là les quels dangers sont sans cesse exposés
les Enfans qu'on met à la nourrice, et combien la vie de ces
innocentes victimes est incertaine entre les mains de ces
marchandes. on ne doit pas balancer à rejeter un lait dont
l'aigreur ou l'amertume se fait sentir en le goûtant. il en est
de même de celui qui est si blâmer que ce n'est que de l'eau que
l'on voit sortir d'une mamelle flétrie. tout lait de cette qualité
n'est pas propre à nourrir, et doit être absolument rejeté.

3°. si l'on prive les Enfans du son lait avant qu'ils aient la
maîtrise partie de leurs dents, ne pouvant mâcher, ils tombent
souvent dans la charité ou Rakitis ou dans une affection
scorboutique, parce que les aliments étant mal broyés, les sucs
digestifs n'étant pas assez puissants pour les pénétrer, les
atténuer, les dissoudre, et en séparer tous les principes
huileux et aqueux qui par leur mélange exact constituent
le bon lait; d'où il arrive deux choses, l'une que le sang
qui en résulte étant dénué de ses principes, s'appauvrit
et produira différentes maladies; l'autre que l'Enfant
n'étant pas assez fort pour supporter la douleur, sera
exposé à tous les accidents que cette perception désagréable
attire après elle, comme l'insomnie, l'épuisement, la

fièvre, la convulsion. il est très sûr que le mauvais lait, la douleur des dents, le changement de nourriture, et autres causes alléguées peuvent altérer la filtration de manière que le sang se trouvant appauvri produira des maladies à l'infini.

quelques suffisantes que l'arrivent toutes les causes à produire des maladies; un des principes propres dans les humeurs à former le humeur morbifique, le détermine plus ou moins promptement à se développer, et les maladies se manifestent suivant l'opere de tempérament, l'âge, le climat, les lieux, la saison, et le genre de vie des sujets.

Reflexions — Quand on est obligé de choisir une nourrice, il faut la choisir sûrement de l'âge de vingt à trente ans, plutôt maigre que grasse, de bonne mine, d'un bon caractère, qui ne soit ni mélancolique, ni paranoïaque, ni avancée au yin, et enfin qui n'ait point un lait trop épais, et lui faire observer un régime fort exact; le meilleur choix qu'une mère pût faire, est de se choisir elle-même par des raisons aussi avantageuses pour elle, que désavantageuses de ne le pas faire.

Toutes les femmes sont destinées à être mères, la nature en leur formant leur a donnée tous les organes nécessaires pour produire des enfants; elles doivent donc toutes en avoir, puisque c'est une loi imposée par l'auteur de la nature, dont elles ne peuvent pas s'écarter. pour en être persuadées, il n'y a qu'à observer ce qui se passe chez toutes les femmes.

une femme n'est pas plutôt parvenue à l'âge de pouvoir être mère, que la nature forme en elle plus de sang qu'il ne lui en faut pour sa conservation. le sang superflu est destiné pour la nourriture qu'elle doit avoir; c'est pourquoi il se porte tous les mois à la matrice, lieu destiné pour la production des enfants; quand elle n'est pas grose, le sang s'échappe, et sort par les voies utérines, c'est ce qu'on



6
appelle les Regles, mais lors qu'il y a un germe, le sang
sert à se développer, et le nourrir pendant les neuf mois de
séjour dans la matrice; l'Enfant n'est pas plutôt sorti, que ce
sang ou le Chyle qui forme le même sang se porte aux
mamelles, où étant fait lait, il est destiné à la nourriture de
l'Enfant, jusqu'à ce qu'il puisse être nourri par des aliments
plus solides; d'où il faut conclure qu'une mère qui met son
Enfant en nourrice, le priver de ce qui lui appartient de
droit naturel, en lui refusant son lait qui n'est fait que
pour lui.

Pour connaître l'avantage qu'elles lui retirent en allaitant
elles mêmes leurs Enfants, c'est qu'elles jouissent de la santé la
plus parfaite; tandis que celles qui se dispensent de ce soin
et qui les font nourrir par des étrangères sont livrées à une
suite de maux qui sont toujours difficiles à guérir, et souvent
dangereux pour leur vie. L'intérêt propre des mères
d'allaiter, elles mêmes leurs Enfants suffit par la comparaison
de l'état de cette mère qui donne un litre inné à son lait
en nourrissant son Enfant, d'avec celui d'une autre mère qui
étouffe son lait. une femme accouchée qui doit
nourrir mange pour réparer ses forces épuisées, et pour
fournir à la nourriture de son Enfant. Rien ne l'oblige
à garder son lit, et à s'y tenir enfermée avec soin, pour se
mettre à l'abri des impressions de l'air: elle n'a à
consulter que sa commodité, et le peu de repos qu'elle prend
n'est que pour reprendre des forces. Son lait commence t-
il à l'incommoder? elle se met à son séant, présente le tétin
à son Enfant, et trouve dans son avidité à le saisir, et à se
décharger de son lait, un remède prompt et infailible
aux douleurs qu'elle commencerait à ressentir. Ses forces sont
elles réparées? elle quitte son lit, se tient levée pendant
le jour: Exempte entièrement de ce qu'on appelle suite de
couches, elle n'est point assujétie aux lois d'un régime
sévère, et ennuyeux.

il est à croire par tout ce que je viens de dire qu'une femme qui allaite elle même son enfant, non seulement se remène plus promptement de sa bouche et plus solidement, mais elle se fortifie et augmente en embonpoint tous les jours, elle jouit de cet état de bonne santé pendant tout le temps qu'elle nourrit. quoiqu'elle s'expose de temps en temps à devenir grasse, elle le devient plus difficilement et plus slowlyement, parvienne selon la remarque de M. Meigret (celebre medecin), la nature occupée de la nourriture de l'enfant, est toute distraite en sa faveur; les vaisseaux destinés à recevoir et à préparer le lait, se trouvant ouverts et dilatés; ceux qui devoient servir à la formation d'un nouvel enfant, ont changé de situation et de diametre. les vaisseaux de la matrice sont donc alors trop peu ouverts pour recevoir et transmettre l'esprit séminal qui doit être le principe de la génération.

Le lait d'une mere fournit mieux à son enfant qu'aucun autre, il s'eleve avec une moindre quantité de lait de sa mere qu'avec une plus grande de celui d'une autre, de sorte qu'avec un demi-septier du lait maternel par jour, l'enfant se portera mieux qu'avec une pinte de celui d'une nourrice étrangere, quelque bonne qu'elle soit. le lait d'une mere est fait pour son enfant, son estomac s'en accommode, et s'en nourrit, on ne le voit point jeter le lait maternel, comme ils font souvent de celui d'une nourrice étrangere.

si l'avantage d'une mere de nourrir est réelle, le désavantage n'est pas moins pernicieux par les plus grands maux que cause aux femmes l'usage ou elles font d'étouffer leur lait, c'est ce qu'on appelle lait répandu, ou dépôt lacteux. cette maladie inconnue aux nourrices, est très commune chez les femmes qui ne nourrissent pas. le lait s'accumule des mamelles, où la nature l'auroit déposé, afin que l'enfant y trouvât comme dans un réservoir abondant de quoi fournir continuellement à sa subsistance, le lait, dis-je, repercuté, pour ainsi dire, vers l'intérieur du corps, ou s'arrête dans les mamelles mêmes, et s'y grumèle, ou il fait des fausses routes dans le corps, et se mêlant avec diverses liqueurs, il



9
En altère prodigieusement la pureté.
La matrice n'est point une voie naturelle, par laquelle le lait
puisse s'échapper aisément, et puisse suppléer au défaut des mamelles.
L'évacuation du lait est aussi étrangère à la matrice que celle des
urines et des selles. La hqueur blanche que l'on remarque dans les
quidanges, n'est pas le pur lait, telles que le nomment les paysans,
elle n'est qu'une matière suppurée qui vient des engorgemens de la
matrice. Le sang et les autres humeurs qui coulent de cette partie,
pendant la couche entretiennent les vaisseaux dans une certaine
ouverture, qui diminue la résistance de ce côté là. D'ailleurs les
humeurs dispersées également dans toute l'habitude du corps, se
portent en plus grande quantité vers les endroits, où il y a
ouverture et ~~est~~ écoulement d'humeurs, la résistance y étant
moindre.

L'issue du lait par la matrice, confondue avec les autres hqueurs
est insuffisante pour décharger les mamelles, et les vaisseaux des
autres parties, de la quantité de lait. ainsi malgré l'évacuation
qui peut se faire par la matrice, malgré les sueurs excitées, et
entretenuës, par la chaleur ou est la nouvelle accouchée, malgré
les urines provoquées par une ample soignée, le lait produit
tous les jours des fluxages sans nombre, dans les parties où il
se fixe.

Le lait se porte-t-il à la tête? il se fait des infiltrations lacteuses
dans les petits vaisseaux de ses membranes, qui causent des
douleurs de tête insupportables et opiniâtres qui ne cèdent à rien.
La continuité et la continuité de ces douleurs ont rendues les unes
aveugles ou sourdes, les autres sont devenues folles par des
dépôts lacteux formés dans l'intérieur de la tête. Les coliques
accompagnées de diarrhées violentes sont immédiates au lait
sautonné dans les intestins avec fièvre, et tension excessive, et
douloureuse de la région de la matrice. Le danger est encore
plus manifeste, si le lait vient à se déposer dans la substance
de la matrice, il se forme dans ce viscère une inflammation,
la fièvre accompagnée de symptômes les plus effrayans —

s'allume, la suppuration des quindanges est totale, le ventre se gonfle, et se météorise si prodigieusement que la mort est inévitable.

Si le lait épargne les quindanges et l'intérieur du corps, il se porte sur différentes parties extérieures, et l'on est étonné de voir, après plusieurs jours de couche, des dépôts survenir à divers endroits de l'habitude du corps, qui se terminent toujours par des abscesses très longs et très opiniâtres. Les mamelles des femmes qui veulent étouffer leur lait, sont souvent le siège de ces tumeurs, et de ces engorgemens haineux, qui dégénèrent en suppurations abondantes, ou skirrhes et quelquefois en cancer. Les intestines des muscles de la poitrine, sont aussi fort sujets à ces sortes de dépôts haineux, à cause de leur voisinage de la matrice; et les peines que l'on a à dissiper les gonflements haineux sont au-de-là de l'expectation.

ne pas nourrir son enfant, et l'entreprendre de changer le cours des liquides, s'opposer aux volontés du Créateur, qui a imposé la loi à la nature; de-là naissent des incommodités fâcheuses, des maladies sans nombre, des Rhumatismes, des abscesses, des skirrhes, et des cancers; le plus subtil du lait, ayant pris son cours par d'autres voies, le plus grossier se grumèle, et cause toutes les vuelles maladies; quand elles ne surviendroient pas même; que de soins ne faut-il pas pour les éviter? Être continuellement attentive sur elles mêmes, être en garde contre une infinité d'accidents imprévus. Les incommodités de nourrir ne sont point comparables aux malheurs qu'elles se préparent en s'en dispensant.

Réfuser de nourrir son enfant, et le mettre entre les mains d'une nourrice étrangère, c'est le livrer à de fâcheux inconvénients: Est-on sûr de trouver un lait qui ait de la convenance avec celui dont on le prive? il y a d'ailleurs tant de différentes qualités dans le lait qu'il est rare d'en trouver dont l'estomac de l'enfant s'accommode aussi bien que celui qui est fait du même sang dont il a été nourri dans le



ventre de sa mere; de-là viennent tant de tranchées, de coliques, de chaleurs, des bris, des rougeurs qui font maigrir l'enfant, et le jettent dans une langueur qui l'expose à périr.

il n'est pas surprenant, comme le remarquent des auteurs fort célèbres, que les enfans livrés à des nourrices indigentes, que le besoin force de prendre le parti, ne doivent pas manquer de beaucoup souffrir et de se démentir de l'insuffisance de ces mercenaires. il est encore une chose à craindre et à appréhender du côté des mœurs; c'est que les enfans sont souvent affligés d'ulcères, de la gale, de teignes, d'achôres, et d'autres maladies cutanées, à cause du mauvais régime de leurs nourrices, ou si elles sont infectées de maladies vénériennes, les enfans contractent les mêmes infirmités; les défauts de l'esprit et du cœur se communiquent aussi facilement que ceux du corps par le moyen du lait mal conditionné, il arrive souvent que des enfans nés de pères qui sont fort honnêtes gens, ont des mœurs tout à fait dépravées: l'exemple, des enfans sujets à l'ignorance, pour avoir eu des nourrices qui aimaient à noircir. les enfans qui sucent un lait étranger dégénèrent ordinairement, et prennent le naturel et les mœurs de leurs nourrices au moyen du lait et des esprits qui passent dans leurs corps.

La tendresse maternelle, et les inconvénients ou une mère expose son enfant en lui donnant une nourrice, sont assez puissans pour la persuader de le nourrir elle-même. les maladies et les infirmités qui lui en arrivent, sont une partie des malheurs qui lui surviennent.

= L'abus des nourrices mercenaires est une matière bien rebattue: par tout on a écrit contre cet abus, par tout on s'est plaint de la dureté ou de la faiblesse délicate des femmes qui, se hâtant d'être mères, à l'instant même qu'elles déposent les gages de leur maternité, changent des devoirs que leur prescrit la nature des mères étrangères, ou de vraies

= mauvaises, c'est ainsi que s'exprime Linnaeus.

L'intention de la nature, si marquée dans toutes les mères, surtout après leur accouchement, tenu, ou leur sein se remplit de lait, la nécessité de l'allaiter, lorsqu'il lui devient inutile, et les dangers où elles s'exposent pour parvenir à en frustrer leurs enfants, touchent aujourd'hui faiblement les femmes. mais si leurs enfants leur sont chers, l'intérêt de leur conservation devoit l'emporter sur la crainte de quelques inconvénients passagers. il est certain que le lait maternel est le plus homogène à la substance qui a servi d'aliment à l'embryon. Ce qui prouve que le lait qui se forme du même sang qui a nourri l'embryon dans l'utérus, c'est que les mêmes choses qui arrêtent les purgations périodiques incommode aussi les femmes qui allaitent. le lait de la femme dans son état naturel est constamment plus doux qu'aucun autre lait; mais comme il provient de la matière blanche du sang, sa qualité peut être changée par celle des aliments qui forment le chyle. ou voici les inconvénients inséparables de l'usage des mères faibles ou des nourrices de profession.

1.° L'enfant est privé de ce premier lait qui participe encore du sang dont se nourrit l'embryon, et qui lui sert de purgatif pour évacuer le méconium amassé dans ses intestins, on y supplée véritablement par la manne, et par d'autres ingrédients aussi doux; mais ce qu'a préparé la nature, remplit plus sûrement son objet.

2.° Les femmes de la ville ou de la campagne qu'on choisit ordinairement pour nourrices, font ce métier par indigence; comme elles sont accoutumées à une nourriture épaisse, grossière, et proportionnée à leur condition, leur lait doit être bien étranger à la complexion d'un enfant formé de la substance d'une mère qui a été nourrie délicatement, ou d'aliments plus sains, et d'une autre espèce. le changement subit qui se fait dans la nourriture de l'enfant, produit les indigestions, les coliques, et quantité

42
d'autres accidens dont on va chercher la cause rien
boin, lorsqu'elle est présente et rien manifeste. si la
nourrice est sur les lieux, et gardée dans la maison
maternelle, le changement de nourriture peut agir alors
sur elle même, et produire certains effets, dont l'enfant
se ressentira. des alimens plus substantiels que ceux
dont elle étoit nourrie avec le défaut d'exercice —
l'échaufferont ou le rendront pléthorique: elle deviendra
bilieuse ou chargée d'humeurs.

3°. Les enfans portent encore la peine du mauvais régime,
ou de la mauvaise conduite des nourrices. que de choses
n'ont-ils pas à souffrir lorsqu'elles sont ivrognes, hideuses,
coleres, importées, trop mélancoliques ou trop grines. de là,
que de principes destructeurs coulent avec le lait, et
emportent la plus grande partie des enfans! de là, le scorbut,
(qui provient de l'usage des alimens salés dont vivent les
gens de la campagne) la lepre vénérienne, l'atrophie,
le rachitis, et tant d'autres maux de l'enfance. de plus
combien des enfans étrangers n'ont-ils pas à souffrir d'une
femme dont la négligence, l'humeur, l'imprudence, et
souvent l'avarice, placent leur être si funestes, et qui en
un mot n'est point leur mère, et n'en a point les entrailles.

L'observation suivante, toute relative qu'elle est aux
objections précédentes, fournira de quoi prouver l'utilité
d'une mère à nourrir son enfant.

Celui dont je fais le narré, étoit l'enfant d'un bourgeois
de cette ville pour lequel je fus mandé, qu malgré tous les
soins et les secours pevil, et voici le fait

Cet enfant fut remis à une nourrice qui en avoit nourri
un autre pendant douze mois, en sorte qu'elle n'étoit
nullement bonne pour être nourrice d'un nouveau né: et
cela par plusieurs raisons.

1°. Son lait étoit trop vieux, d'ailleurs elle n'en avoit point amé

Pour nourrir un Enfant qui n'a besoin pendant les ¹⁵
premiers mois d'aucune autre nourriture que celle du
lait.

2^o Cette nourrice étoit pour hors Reglée, le lait d'une telle femme
ne peut avoir les qualités requises pour former une bonne
nourriture; étant au contraire très préjudiciable à l'Enfant;
il est à préférer de nourrir un nouveau-né avec du lait
de chèvre, ou de brebis, que de lui donner une pareille
nourrice.

3^o Cette nourrice n'ayant pas assez de lait pour nourrir,
elle supplée à ce défaut de la rousillie deux fois par jour. Le
peu de mauvais lait qu'il étoit ne pouvoit que lui produire
un chile très grossier, par conséquent propre à lui causer
non seulement différentes maladies, mais encore des
obstructions dans les ynceres.

Les mandes trop servées dont on se servoit n'ont pas peu
contribuées et données lieu aux sucs de s'arrêter dans les
tuyaux ou gaines sanguins et autres dans les ynceres
sont composés. Les parties extérieures tant de la poitrine
que du bas ventre furent tellement gênées et pressées
par ces mandes que la circulation du sang ne pouvoit
s'y faire qu'imparfaitement; les mêmes mandes trop
servées firent le hobe antérieur du foie à s'étendre
non seulement à la partie antérieure et moyenne de la
région épigastrique, mais encore jusqu'à la partie
latérale gauche; de sorte que le ventricule se trouvoit
au dessous, et étoit pressé par le foie qui n'ayant pas assez
de place pour se dilater et s'étendre, ne pouvoit contenir
les aliments qui auroient été nécessaires tant pour la
nourriture des parties, que pour leur accroissement, et par
la même raison le chile ne pouvoit être qu'imparfait.
Toutes les parties tant intérieures qu'extérieures étoient pour
hors s'étendues, qu'elles étoient obligées par la compression des
ces mandes de céder et de se renverser contre les parties
intérieures du bas ventre, et firent le foie de se jeter



non seulement sur la partie antérieure et moyenne de la Région épigastrique, mais encore sur la ~~part~~ partie latérale gauche. ainsi que je l'ai fait observer.

Les uns ainsi que le sang forcés de s'arrêter dans les tuyaux dont les viscères sont composés, faisant effort pour se faire jour, les dilatoient insensiblement, et à mesure qu'ils grossissoient, ils prenoient les parties voisines, le qui étoit cause qu'elles ne faisoient qu'imparfaitement les fonctions aux quelles la nature les a destinées. le sang par les mauvais aliments auroit contracté une acreté qui produisoit différens symptômes. Ce fut vers le huitième, ou neuvième mois de son âge que l'on commença à s'apercevoir d'un accident funeste, et auquel on ne fit pas toute l'attention qu'on auroit dû faire, qui fut une palpitation extra-ordinaire, et qui a subsisté jusqu'à la mort: vers le treizième mois on s'aperçut qu'il ne pouvoit étendre le pied droit, et quelque temps après on sentit qu'il avoit de très grandes douleurs dans toute l'étendue tant de la partie latérale droite de la poitrine que du bras ventral; le bras droit du même côté auroit rien que la jambe perdroient leur mouvement; dans les entre-faites il lui survint des ulcères strobiliques aux gencives, dont la couleur blême et noire épouvanta ceux qui l'environnoient, les pieds et les mains ainsi que la face étoient gonflés, et la fièvre accompagnoit tous ces accidens.

Ce fut dans le courant de mars 1770 que je fus mandé, m'étant rendu, et après avoir examiné avec attention tous les différens symptômes, dont j'ay parlé cy dessus, je commençai à lui faire passer un leyen minéral, je le mis ensuite à l'usage des Remèdes anti-strobiliques les plus convenables à son état, j'y joignis des gargarismes, fomentations, linimens et autres: les secours répondirent à mes intentions, de sorte que les accidens disparurent, l'ist à dire l'inflame des pieds et des mains fut emportée, et leur mouvement rétabli, les ulcères de la bouche s'élevèrent aussi, les urines

Reprurent leurs cours ordinaires; le mon état dura 15
quelque temps, ou pour mieux dire quelques jours. il fut attaqué
de la petite vérole, mon devoir fut de guider et suivre la
nature par des remèdes convenables en pareil cas, et je fus
assez heureux que de s'en tirer malgré le mauvais état où il
était. je le Repurgeai, son appétit revint à la différence qu'il
ne mangeoit que très peu et à la fois, son estomac n'étant pas
susceptible de dilatations par les haisons et demurs dévites.
Cet état dura environ quinze jours, et à peine pressurois-je
l'espérance la plus flatteuse: que de nouveaux accidens se
manifestèrent par le gonflement des veines accompagnées
de fièvre, quelques jours calmèrent cet accident, mais des
chûtes suivies de sueurs froides, ayant les pieds et les mains
comme de la glace, des envies de vomir fréquentes, à la
suite desquelles il parut une dureté à la partie antérieure
et moyenne de la région épigastrique, sur laquelle
j'appliquai des épithèmes pour ranimer les esprits, et des
cataplasmes pour tacher de dissoudre la tumeur; ne
pouvant pas qu'elle eût pu dépendre du foie du foie.
Malgré tout mes soins et ma vigilance à lui procurer
du soulagement, des accidens imprévus revinrent et
terminèrent ses jours le neuf mai de la dite année. tous
les différens symptômes survenus dans cette maladie me
furent convenir qu'il falloit qu'il y eût quelque dérangement
extraordinaire dans les viscères. j'en fis l'ouverture
avec la permission des parents, et y procédai en présence
de M. de Troinieu médecin ordinaire de la maison, et y
convoquai M. M. Changier, Laborie, et plusieurs autres
confrères qui y assistèrent.
Je découvris le sternum et le cœur de la poitrine de haut
en bas, et à peine l'air se sépara du médiastin que nous
aperçûmes le cœur très élevé, et élevé au milieu de la
poitrine, ayant forcé le sternum de former une goutte



pour lui faire place. Le diaphragme formoit aussi route
dans la poitrine; ce qui m'engagea de passer à l'examen
des parties contenues dans le bas ventre; nous trouvâmes le
foie d'une grandeur et ~~une~~ d'une grosseur
extraordinaire occupant non seulement toute la partie
droite de la Région épigastrique, qui est celle où il doit
être naturellement, mais encore toute la partie moyenne
et antérieure de la Région gauche. Le ventricule ou l'estomac
était couvrit par le lobe antérieur du foie, ainsi la
dureté que je sentais et que je croyais être une tumeur
inflammatoire dans le muscle droit ou dans le ventricule, étoit
le lobe du foie qui occupoit cette partie, et qui pressoit
le diaphragme contre la poitrine, la partie latérale
et postérieure étoit si grosse qu'elle formoit aussi le
diaphragme à se retirer contre la poitrine, en telle sorte
que les parties contenues dans la poitrine, n'ayant pas de
place pour s'appuyer et s'étendre ne pourroient faire
qu'imparfaitement les leurs fonctions; je passai de-là
à l'examen des reins qui se trouvoient beaucoup plus
gros qu'ils ne devoient être dans l'état naturel. Le
pancreas étoit très dur et proprement pierreux.
Le ventricule étoit très petit, ce qui ne nous surprenoit point
n'ayant pas l'étoffe néquise pour se dilater autant qu'il
lui étoit nécessaire pour contenir les aliments et pour
procurer la nutrition et l'accroissement des parties. nous
poursûmes nos recherches dans l'examen des poudrons,
la partie gauche avoit été pressée de se jeter presque
en entier dans la partie latérale droite de la poitrine.
Le cœur étoit élevé en haut par l'approvisionnement du foie
et du diaphragme, conséquemment ses mouvemens étoient
irréguliers dans ses diastoles et systoles, la partie droite
ou poudron, et principalement les lobes postérieurs et
inférieurs étoient pour ainsi dire sphacelés, ayant

une couleur très brune, j'incisai un des lobes qui nous
donna du sang très noir, je fis une autre incision à un lobe
sain pour avoir la différence qui ne fut pas la même chose,
étant tant en couleur qu'en substance tel qu'il est naturellement.
J'ouvris ensuite le péricarde membrane immédiate qui
enveloppe le cœur que nous trouvâmes rond et non d'une
figure pyramidale comme il auroit dû être, je fis
l'ouverture des ventricules, le droit nous parut très dilaté,
cette mauvaise figure et la peu de place qu'il avoit pour
se dilater étoit la véritable cause de la palpitation
continue dont il étoit attaqué depuis longtemps. Enfin
le déplorable état dans lequel je trouvais les reins dont
je viens de parler, fut en quelque sorte une consolation
pour moi, par l'impossibilité qu'il y avoit de guérir
tous les désordres qui ont donné lieu à tant d'accidents,
et qui ont été inséparables de la maladie.

il me reste à dire quelque chose pour prévenir de
pareils malheurs, pour cet effet il faut avoir attention sur
le choix d'une nourrice, et pour qu'elle ait les qualités
nécessaires, il faut qu'elle ne soit ni trop vieille, ni trop jeune,
qu'elle ait de l'embonpoint, qu'elle soit de bonnes moeurs,
qu'elle ait un sein bien fait, et assez gros pour qu'il
puisse filtrer aisément le lait pour nourrir un enfant,
il faut examiner si elle ou ses parents n'ont point été, ou
s'ils ne sont point sujets à quelques maladies héréditaires,
en ce cas il faut la rejeter; prendre garde qu'elle ne
soit point réglée, ni qu'elle soit sujette à des fleurs
blanches. Et si au contraire elle est comme je l'ai fait
observer cy dessus que son lait ne soit plus tout au plus
que de six à six mois, on peut l'accepter, que l'on lui donne
une honnête liberté, c'est à dire, la laisser prendre



l'air, ha hainer - nourrir à son gré, car en les
 gênant sur leurs nourritures, elles se chagrinent; le
 chagrin intérieur est toujours dangereux, et cause une
 altération au lait qui déranger une harmonie aussi
 tendre que délicate, qu'est celle d'un enfant nouveau né;
 lorsqu'on est aimé heureux de rencontrer une bonne
 nourrice, ne pas permettre de lui donner de la
 bouillie avant les trois premiers mois, et la lui
 donner très claire une fois le jour, et faire têter
 l'enfant immédiatement après, prendre garde
 que lorsqu'on emmaillotte un enfant qu'il ne soit
 pas trop serré par les bandes, ce qui lui servirait
 très préjudiciable, mais qu'elles soient serrées
 modérément, l'est à dire, pour seulement contenir
 les parties, et non les gêner dans leur
 développement.